

## Audition de Michelle

---

Mardi 15 octobre 2019

Maison de l'ordre des avocats de Paris, 2 rue de Harlay (Paris 1<sup>er</sup> arr.)

*Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /A/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //). Les autres identités, les noms d'institutions ainsi que de lieux ont été conservés.*

*Présents pour la CIASE : Jean-Marc SAUVÉ, président, Carole DAMIANI et Antoine GARAPON.*

*L'audition débute à 14 heures.*

**M. le Président Jean-Marc SAUVÉ.** Merci, Madame, d'avoir accepté cette audition. J'ai lu votre témoignage, le long récit que vous avez tiré de votre expérience. J'avais pu auparavant prendre connaissance de l'affaire le 6 février 2019, par l'article du *Monde* signé de Cécile CHAMBRAUD <sup>(1)</sup>. Les faits sont impressionnants et l'attitude du diocèse de /Y/interroge.

**Michelle.** Nous avons insisté auprès de Mgr /A/, évêque de /Y/ pour qu'il ouvre une enquête. Il mentait à propos de ce qui était réellement connu du diocèse : nous l'avons mis devant des contradictions. Je ne sais pas quel événement l'a décidé en fin de compte à ordonner ce qu'il appelle une « expertise » – je n'appelle pas cela ainsi, car ce devrait alors être le travail de quelqu'un d'indépendant et non d'un collaborateur du diocèse. D'autre part, cette mission a été vite faite, de manière superficielle- Mais elle montre que la hiérarchie du diocèse était au courant au moment où j'étais élève au lycée public de /Z/, donc au moment des faits. J'ai su par ailleurs que le diocèse de /X/ dont dépendait la ville de /Z/ avant 1966, avait connaissance des comportements dont se rendait coupable l'aumônier, ayant été alerté par une femme avant même que moi-même je ne commence à fréquenter l'aumônerie de près. Donc si Mgr /B/ avait fait ce qu'il fallait, il ne me serait rien arrivé ; et à mes copines non plus.

**M. le Président Jean-Marc SAUVÉ.** Je ne sais plus si je tire cela de votre récit ou d'un autre témoignage, mais en 1964-1965, les faits sont non équivoques. Je ne sais comment, une femme en parle à l'évêque, Mgr /B/, évêque de /X/, qui deviendra en 1967 cardinal archevêque de /W/. Le prêtre auteur des abus dit à cette femme, alors mineure, de surtout garder le silence, car les gens ne comprendraient pas. Mgr /B/ fait alors une réponse au fond assez sage : ce qui est conforme aux règles de l'Église peut être rendu public sans le moindre problème ; ce qui doit être caché est forcément soupçonnable. Je comprends que l'évêque ait fait preuve de prudence, mais il a été alerté ! Dans les 48 heures au maximum, lui-même ou son vicaire général aurait dû convoquer le Père /HG/ pour lui demander des explications. Or cela n'a pas été fait.

**Michelle.** Non et ils l'ont laissé tout seul ; il n'y avait personne pour le surveiller.

---

(1) Cécile CHAMBRAUD, « Pédophilie dans l'Église : " On est amis. Et quand on est amis, on couche ensemble. " », Le Monde, 7 février 2019.

**M. Antoine GARAPON, membre de la commission.** Écoutons votre témoignage.

**Michelle.** Je suis arrivée au lycée en 5<sup>e</sup>, venant de Lyon où j'avais effectué mon année de 6<sup>e</sup>. À l'époque, il y avait encore deux vicaires à l'aumônerie. Mais quand je suis arrivée en 3<sup>e</sup>, ils avaient disparu sans que je sache pourquoi. Donc il n'y avait personne pour surveiller le Père /HG/. Ni de l'intérieur ni de l'extérieur.

Il ne s'occupait pas des petites classes, hormis pour la préparation à la communion solennelle. Pour ma part je l'avais faite en 5<sup>e</sup> et non en 6<sup>e</sup>, comme cela aurait dû se faire, car j'avais un an d'avance. J'avais donc eu avec l'aumônier des premiers contacts à cette occasion. Il avait une telle autorité naturelle que la première fois que je lui ai dit bonjour, j'ai eu peur de lui. Alors que nous nous trouvions en présence des deux autres vicaires, avec lesquels j'étais à l'aise, naturelle. Lui inspirait la peur.

Plusieurs mois plus tard, alors que je préparais ma communion solennelle, j'ai été contrariée en apprenant que la confession se faisait exclusivement avec lui. J'appréhendais... et cela s'est mal passé. Dans ma paroisse, je me rendais dans un confessionnal normal, sans avoir peur. Là, il s'agissait d'une immense pièce, avec une seule chaise. J'ai dû m'agenouiller à ses pieds, il m'a pris les mains dans les siennes et il y avait une telle concentration, une telle tension, que j'en ressentais physiquement de la peur, dans ma chair. Il n'est pas normal d'effrayer ainsi les enfants.

Sinon, l'aumônier s'intéressait plutôt aux adolescents pubères. Tout son cours, destiné aux jeunes à partir de la classe de 3<sup>e</sup>, était centré sur ses livres, à propos desquels il était passé à la télévision : *Psychologie comparée garçon-fille* et *De la mixité à l'amour précoce*. Nous étions étonnés qu'un prêtre s'occupe de ces choses-là. En même temps, cela excitait beaucoup notre curiosité car nous ne connaissions rien de ces sujets ; nous étions alléchés à l'idée qu'un adulte nous en parle. Nous étions donc étonnés mais finalement, aborder ces sujets devait être normal, puisque cela se faisait au su et au vu de tout le monde !

**Mme Carole DAMIANI.** Les parents n'étaient-ils pas au courant ?

**Michelle.** Si, mais il les manipulait très bien aussi. Sa personnalité était telle qu'il endormait tout le monde. Tout le monde lui donnait toujours raison, au point que je me suis toujours dit que même un tribunal lui donnerait forcément raison, quoi qu'il arrive. Quand on est jeune, on est une page blanche. Tout paraissait parfaitement normal. L'aumônerie était juste à côté du lycée et le proviseur entretenait de bonnes relations avec lui. Par exemple, quand j'ai participé, en tant que « grande », à une retraite pour les petits en vue de les préparer à leur communion, ce ne sont pas mes parents mais le Père /HG/ qui a demandé pour moi une autorisation d'absence de trois jours au proviseur de ce lycée public ! C'est donc toute la société qui l'acceptait ainsi.

J'en reviens au cours que nous suivions en 3<sup>e</sup>. L'aumônier a annoncé que pour ceux qui étaient intéressés, il organisait un week-end de recollection. J'étais enthousiaste, j'ai sauté sur l'occasion. Par tempérament, je saisisais tout ce qui s'offrait à moi, un événement sportif comme une recollection. Le père nous avait dit de passer dans son bureau prendre le formulaire d'inscription. Je l'ai fait, cela s'est passé très vite et c'est heureux car, à titre individuel, j'avais peur de lui. Alors que je n'avais pas peur d'autres adultes – mes professeurs par exemple –, et que je n'avais pas non plus peur de lui pendant les cours, protégée que j'étais par le groupe.

Le week-end en question avait lieu à la campagne, à Saint-Prix dans le Val-d'Oise. Le parc était beau, le cadre agréable. J'aimais beaucoup les conférences : j'avais l'impression d'en apprendre davantage qu'au lycée. Il appelait cela des « causeries », mais en réalité il s'agissait de vraies conférences ; tout le monde était suspendu à ses lèvres. Il était excellent orateur, il savait capter l'attention de tous.

Il y a eu d'autres réollections par la suite. J'ai participé à tout ce qu'il proposait. Mes parents trouvaient qu'il n'y avait rien de mieux pour m'occuper, qu'il s'agissait d'une activité saine. Ils pensaient qu'il ne pouvait rien m'arriver. Alors que mon père avait eu peur qu'un garçon quel qu'il soit, de 15 ans ne me viole, une fois que j'avais été un après-midi à une boum et étais rentrée d'après lui, en retard à la maison, mes parents ne se méfiaient pas d'un prêtre. De fait, le père /HG/ était dans son rôle de prêtre pendant les réollections. Moi-même je n'avais aucun doute à l'époque au sujet du clergé. Ces hommes étaient, par définition, au-dessus même des parents, juste au-dessous de Dieu, les personnes les plus dignes de confiance, des intercesseurs entre Dieu et nous. On accordait davantage d'importance aux propos du prêtre qu'à ce que pouvaient dire les parents, car le prêtre est aussi celui qui conseille les parents. Dans les réollections comme au cours des messes, il était le centre de l'attention et je l'ai souvent vu dans ce qu'il y a de plus sacré dans le rôle du prêtre, ainsi il devenait de plus en plus insoupçonné. Au point que s'il devait se passer des choses et que quelqu'un doive alors être en tort, ce quelqu'un serait forcément l'autre. Un homme qui veut notre bien aura toujours le dernier mot, y compris avec les parents.

**Mme Carole DAMIANI.** On peut dire qu'à cette époque il était dans une première phase de séduction intellectuelle.

**Michelle.** C'était même plus que cela car en tant que prêtre, il touchait au sacré. Il était non seulement bon orateur et doté d'un savoir-faire de manipulateur à l'égard de ses auditeurs, mais il était prêtre avant tout, ce qui lui donnait donc davantage d'occasions de manipuler autrui. Avec la confession, vous entrez dans l'intimité de votre interlocuteur ; c'est d'un autre niveau que la relation avec un professeur.

**Mme Carole DAMIANI.** Il y a une dimension de directeur de conscience.

**Michelle.** Oui. Il entre directement dans nos têtes, car l'Église lui donne cette carte, gratuitement. Je l'ai beaucoup vu dans ses habits de prêtre. C'est lui qui nous disait la Vérité. Nous n'avions aucun esprit critique, aucun autre son de cloche ne nous parvenait. Il prenait la place de notre cerveau tant il était envahissant ; oui, c'est ce qui m'est arrivé peu à peu, avec toutes les activités que proposait l'aumônerie : c'est carrément lui qui a pris toute la place dans mon cerveau.

En 3<sup>e</sup> étaient donc organisées de nombreuses réollections. /HG/ a pris à part un groupe de ceux qui y participaient, les séparant donc de ceux qui se contentaient d'assister au cours sur la mixité et l'amour précoce. Ma mère était très pratiquante – c'est pourquoi j'ai moi-même assidûment suivi tout le cursus –, tandis que ceux qui n'allaient qu'au cours n'étaient pas forcément très cathos. Avec le recul, il n'est ainsi pas très compliqué de déceler son procédé, le choix de ses proies : il avait tout en mains ! Il a donc proposé de créer ce qu'il appelait une « communauté ». Un groupe privilégié. À la création de cette communauté, il l'a présenté comme un groupe d'élite. Tout le monde ne pouvait pas en faire partie, il y avait des conditions pour appartenir aux élus. Je craignais de ne pas pouvoir en être. J'étais en 3<sup>e</sup>, je faisais donc partie des plus jeunes car dans les participants aux réollections se trouvaient même des étudiants, qui eux aussi voulaient faire partie de ce fameux groupe. J'ai rédigé une lettre de motivation. Ma mère m'y a d'ailleurs aidée en ajoutant une formule à la fin, disant que je cherchais à affermir ma foi, ou quelque chose d'approchant.

J'ai été admise dans la communauté, j'étais ravie. Il s'y passait beaucoup de choses très intéressantes. J'y avais plein de copines beaucoup plus proches qu'au lycée, où ne régnait pas vraiment d'esprit de classe en dehors des cours. Le prêtre organisait des ateliers de réflexion à six ou sept autour d'une aînée qui animait le groupe. Nous entretenions entre nous l'espoir d'acquiescer ensuite nous-mêmes des responsabilités, de devenir des aînés. C'est comme cela que « la communauté » fonctionnait : nous étions appelés à devenir des adultes responsables et accomplis. C'était formidable de voir un adulte qui allait nous aider à grandir ainsi : j'avais trouvé l'endroit idéal ! Nous participions à plein d'activités :

au pèlerinage de Chartres. J'aimais ce parfum d'aventure ! On parcourait des kilomètres à pieds et la nuit, on dormait dans des granges... Au 1<sup>er</sup> mai, on vendait du muguet pour renflouer les caisses de l'aumônerie. Pendant les vacances nous partions en camp. Jusqu'alors, j'allais souvent en vacances, soit avec mes parents, soit dans les colonies organisées par le comité d'entreprise de Gaz de France où mon père travaillait. J'étais donc une habituée des colos. Mais à partir de la 3<sup>e</sup>, j'ai arrêté car je préférais les camps de ski organisés par l'aumônerie ; je n'étais jamais partie en camp de ski.

Le premier de ces camps auquel j'ai participé a eu lieu à Pâques 1966. J'étais en 3<sup>e</sup>. J'ai apprécié le ski et le camp... mais en définitive pas tant que cela, à cause de la présence du Père /HG/, qui était gênante. Car il était le seul adulte sur place, remplissant le rôle de directeur, de gestionnaire, autoritaire et pas très drôle. Contrairement aux colonies de vacances que je connaissais, il n'y avait pas d'animateur de 18 ans. Et cela créait un malaise. Il nous avait aussi dit des choses bizarres : il se présentait comme prêtre bien sûr, mais soi-disant il avait aussi suivi trois ans de médecine et il était psychologue. Dès lors, en cas d'accident de ski pas trop grave, il pouvait prodiguer les premiers soins dans sa chambre où il avait tout le matériel. Je me souviens de m'être alors fait la réflexion : « pourvu qu'il ne m'arrive rien ». Il ne me convenait qu'entouré de plein de monde, surtout pas en tête-à-tête.

Au retour de ce camp de ski de Pâques- la « communauté » était formée depuis quelques mois. Son bureau était à l'étage. Nous disposions de très beaux locaux, une grande aumônerie- Ce jour-là j'étais en bas, dans le local. Il est venu me chercher. Je ne faisais rien qui puisse me conduire à me trouver en tête-à-tête avec lui car j'en avais peur, mais cette fois-ci, j'ai bien été obligée de le suivre. Dans son bureau, il m'a expliqué qu'il devait dispenser à mon intention un cours sur la sexualité un peu plus approfondi que le cours de 3<sup>e</sup> sur la psychologie comparée et l'amour précoce qui était destiné à tout le monde et dans lequel, il n'entrait pas trop dans les détails ; cela faisait partie de mon développement personnel que d'en savoir plus. J'avais peur. Il m'a installée sur une chaise à côté de lui, il m'a montré sur une feuille l'appareil génital féminin et l'appareil génital masculin, notamment un sexe en érection. Je ne savais pas que cela existait. L'appareil génital féminin non plus d'ailleurs, et j'étais pour tout dire modérément intéressée. Je ne savais pas exactement comment se passait une relation sexuelle. Il m'a expliqué à la fin ce qu'était le plaisir féminin, la femme protégée dans les bras d'un homme, la sensation de bien-être que cela lui procure. Il m'a ensuite parlé des zones érogènes, et aussi des préliminaires. Alors, me disait-il, que les hommes en général se jettent sur les femmes, lui pensait qu'un homme devait commencer par des préliminaires et que cela concernait les zones érogènes. J'étais dans mes petits souliers, un peu perdue. C'était tout à fait inédit pour moi. Il a alors voulu me montrer, dans la pratique, ce qu'étaient les zones érogènes. Je pense qu'à cet instant-là j'aurais pu dire non mais je n'ai pas voulu le blesser. Je l'ai donc autorisé à me montrer de quoi il s'agissait. Cela a été le premier attouchement : il a glissé sa main sous mon pull, il a dégrafé mon soutien-gorge et m'a caressé les seins, assez longtemps. Je l'ai laissé faire : j'étais tétanisée. Je n'ai pas senti ce qu'il fallait. Il m'a alors dit que je n'étais pas normale. J'ai cru que quelque chose en moi ne fonctionnait pas. Dans tout le déroulé de cette séance et pour les suivantes, il faut bien comprendre que pour moi cet homme était asexué : il était à la fois prêtre et médecin. Il m'a expliqué qu'il faisait la même chose avec tout le monde, mais que je ne pouvais en parler à personne, car le cours était adapté à chaque élève, de sorte que nous ne nous serions pas compris. De toute façon, on ne va pas raconter à d'autres ce que fait son confesseur. Je n'ai rien dit à qui que ce soit, ni à mes parents, ni à mes copines. Si j'avais parlé, les choses en seraient sans doute restées là ; mais le contexte que je viens de décrire a fait que je n'ai pas parlé.

Un mois plus tard, rebelote. J'étais à l'aumônerie, en bas avec les autres. Les locaux étaient pleins car on attendait l'heure de sa conférence tant attendue. Il est venu me chercher. En montant les escaliers, il a eu le temps de me dire : « Je t'ai montré sur le papier ce qu'était un sexe en érection. Ce serait bien que tu en voies un en vrai. » Or il ne pouvait rien m'arriver, puisque cet homme était prêtre, médecin, un quasi-Dieu... Dans sa chambre, il s'est assis en face de moi, il a ouvert sa braguette, tout de suite son sexe était en érection, il s'est masturbé devant moi, il a éjaculé. Il m'a dit que je le méritais. Cette

fois-ci cette situation était pour moi tellement incompréhensible que je ne pouvais pas analyser ce qui se passait. Quelque chose en moi faisait barrage. Je ne parvenais absolument pas à me dire qu'il était un délinquant sexuel. Cette séquence-là, je ne l'ai pas oubliée, mais je l'ai occultée. Elle m'est revenue au bout de plusieurs années. Cela s'est passé quand j'étais en 3<sup>e</sup>, j'avais 14 ans et demi.

À partir de ce moment-là, j'étais mal, je n'étais plus la jeune fille d'avant. Lors des camps, mes rapports avec les participants s'étaient distendus, parce que je ne savais pas si j'étais comme les autres. Deux événements se sont alors produits. Le premier, c'était pendant la retraite de communion solennelle des « petits ». Au début, elle s'est très bien passée car lui n'était pas là, et moi j'adorais m'occuper des petites et répéter ce qu'il nous disait en récollection. J'aimais me faire apprécier d'elles. Mais à la fin de la retraite, il m'a fait appeler dans son bureau, soi-disant pour une question de papier administratif. Quand je suis entrée dans sa chambre, j'ai été prise d'une crise nerveuse, entre le rire et les larmes... Il m'a prise sur ses genoux, l'effet a été immédiat, je n'ai plus osé bouger, ma crise s'est arrêté net. J'étais sur ses genoux comme une fillette de 6 ans ; je sentais que je n'avais rien à faire là, moi qui n'allais plus, à mon âge sur les genoux de ma mère.

L'autre événement, c'est la sortie à Dieppe à la fin de l'année avec toute la « communauté ». J'étais au plus mal. Pourtant depuis l'école et les colonies de vacances, j'étais habituée aux jeux de plage, mais cette fois-là je n'ai pas réussi à jouer : j'avais peur d'être une cible, d'être exposée. J'avais l'impression que des yeux, quelque part, me regardaient ; je ne les voyais pas, mais je les sentais posés sur moi. J'étais comme clouée au sol. Alors je me suis rendu compte que j'avais changé.

Puis ce fut la rentrée scolaire. Au cours de la première quinzaine de septembre a eu lieu un séminaire de pré-rentree pour ressouder le groupe, car notre « communauté » s'était formée dans le courant de l'année scolaire précédente. Il s'agissait de bien nous reprendre en mains avant le début de la nouvelle année. Il m'a interpellée dans le couloir ; je suis entrée dans une pièce qu'il avait aménagée en infirmerie. Il s'y trouvait une caisse au sol avec du matériel, du coton etc. il m'a dit tout de suite qu'il m'avait fait venir pour me parler des serviettes hygiéniques. Ce n'était vraiment pas un sujet de conversation auquel je m'étais attendue. Mais de fait, il nous donnait des cours d'hygiène. Il était médecin, il était infirmier ! Pendant mon premier « cours particulier » il m'avait conseillé de m'accroupir chez moi pour me nettoyer la vulve, avec du coton et de l'eau de Dakin. Il était trop puissant pour que je sois en mesure de le contredire. Donc, il trouvait que ces serviettes n'étaient pas si hygiéniques que cela ; en revanche, il avait un avis favorable sur les tampons, qui étaient d'invention assez récente. Quoi qu'il en soit, je ne pensais pas que c'était pour moi, mais pour de jeunes femmes qui avaient une sexualité. C'est donc lui qui l'a fait pour moi : il m'a enfilé mon premier Tampax. J'ai saigné ; il a donc dû se résoudre à utiliser pour me laisser repartir, une serviette hygiénique. J'avais 15 ans et un jour.

Je suis sortie de l'infirmerie, j'étais sonnée, je ne voulais pas voir quiconque. Mais je n'ai pas eu le temps de me retrouver seule. Quand j'ai traversé le réfectoire en sortant, une fête était en train de s'organiser... pour mes 15 ans ! Alors que je n'en avais parlé à personne, ma propre famille n'étant pas là. Comme la fête était donnée en mon honneur, il s'est placé à table à côté de moi – alors que j'aurais voulu prendre de la distance avec lui. Il a fallu que je subisse l'événement avec de grands sourires, tout le monde ayant l'air réjoui pour moi, surtout au moment du gâteau avec les bougies. Sur la photo, j'ai l'air resplendissante à côté de lui tout souriant, alors que dans mon for intérieur c'est tout le contraire. Derrière la photo, j'ai écrit « 15 ans et un jour ». Maintenant je me dis que juridiquement, le fait de passer la frontière des 15 ans changeait peut-être quelque chose pour lui. Et c'est la raison pour laquelle il a choisi cette date pour commettre ce délit.

Malgré le cours que prenaient les événements, ne me venait pas l'idée de quitter la communauté. Si quelque chose n'allait pas, c'est moi-même que je remettais en cause, jamais lui. C'est comme s'il n'y était pour rien dans ce qui m'arrivait.

J'arrive au deuxième camp de ski à Noël 1966. Il a proposé à mes parents que nous partions tous les deux en éclaireurs pour préparer le camp. Tout le monde a trouvé cela plausible, moi la première. J'étais très contente d'avoir été choisie, d'apprendre à préparer un camp, d'avoir des responsabilités, etc. Nous avons pris le train de nuit. Je pensais que nous prendrions place dans l'un de ces wagons avec couchettes que je connaissais des colonies. En fait, à l'époque existaient encore des wagons-lits en forme de cabines privatives. Il en avait réservé une. Le train devait rouler presque toute la nuit pour arriver aux sports d'hiver. Je n'avais vraiment aucune envie de me retrouver toute seule avec lui dans une cabine mais je n'avais pas le choix. C'était une belle cabine avec lavabo, elle avait dû lui coûter de l'argent. Il s'est mis en pyjama, moi en chemise de nuit. Lui en bas, moi en haut. Le lendemain matin il fallait que je fasse ma toilette ; lui qui était si attaché à l'hygiène ! J'ai donc dû faire ma toilette intime devant lui de manière la plus discrète possible mais il n'y avait pas de rideau. J'aurais été en colonie avec des copines, je ne l'aurais évidemment pas fait, je n'y aurais même pas pensé, mais devant lui, c'était obligatoire. Puis nous sommes arrivés à Bourg-Saint-Maurice et sommes montés à La Rosière.

Suis-je trop longue ?

**M. le Président Jean-Marc SAUVÉ.** Vous continuez.

**M. Antoine GARAPON.** C'est votre témoignage.

**Michelle.** Il m'avait déjà dit que s'étant fait faire une analyse, cela lui donnait le droit d'être psychanalyste. Pour passer la première soirée, il prétextait que pour s'entraîner il devait s'exercer sur moi en pratiquant une psychanalyse. Je n'y connaissais vraiment rien. On a commencé, il a rapidement posé son « verdict » : j'étais homosexuelle. C'était manifestement grave. De mon côté, je ne pensais pas l'être, mais je n'avais jamais eu de relation avec un garçon non plus, de sorte que je n'avais rien pu vérifier. Et lui insistait sur la gravité de mon état ; or, disait-il, à mon jeune âge il était encore possible de me corriger. Il était prêtre, médecin : il ne pouvait rien m'arriver.

J'ai dû passer, avant que les autres n'arrivent au camp, deux nuits avec lui dans son lit où nous étions nus tous les deux. Si j'éprouvais du plaisir à ses caresses, cela signifierait que je n'étais pas homosexuelle. Mais j'étais un bout de bois, je ne ressentais rien, sauf les effets de la torture psychologique à devoir subir cela. Le matin de la première nuit, il m'a regardée comme si j'étais couverte d'immondices ; lui parfait et moi, la dernière des dernières, car je ne réagissais pas comme il fallait à ses caresses. Il m'a fait croire que j'avais un gros, gros problème de manière générale, et que j'étais la seule dans la « communauté » à l'avoir. Puis les autres sont arrivés, je les voyais tous mieux que moi et restais persuadée que c'est en restant dans cette « communauté » que je m'améliorerais.

Dans l'année qui a suivi, qu'il s'agisse de Pâques ou de l'été, en camp de vacances, son comportement a été totalement différent à mon égard : soit il m'ignorait – ce qui m'arrangeait –, soit il me culpabilisait, se débrouillait pour me faire des reproches, me maintenir dans l'état d'infériorité dans lequel il m'avait placée. Le paroxysme a été atteint au camp organisé à Juan-les-Pins. L'argument utilisé pour nous emmener là-bas était qu'il s'agissait d'un lieu de dépravation, et que par conséquent nous devons le connaître pour savoir y résister, car on ne peut résister à quelque chose que l'on ne connaît pas. Il nous a ainsi promenés de boîte de nuit en boîte de nuit, avec la complicité du commissaire responsable de la surveillance de ces établissements puisque nous n'avions pas l'âge requis. Mais il nous suivait de près pour vérifier que nous n'étions pas « contaminés ». J'ai ainsi eu un entretien individuel avec lui, au cours duquel il m'a posé des questions sous-entendant que j'avais commis quelque chose de grave, sûrement de nature sexuelle, mais comme il ne prononçait pas le mot, je ne voyais pas quoi répondre. J'étais pétrifiée : je ne savais pas ce que j'avais fait de mal mais il m'avait convaincue sans comprendre ce que je devais avouer, je restais muette. Ce n'était pas la première fois qu'il me « charcutait », et de toute façon, il m'avait déjà rendu mutique. Je me disais que je n'étais pas à la hauteur pour trouver les phrases que j'aurais dû lui dire. Cette manière d'être diminuée par un

adulte ne m'arrivait pas à l'extérieur, ni au lycée, ni avec d'autres personnes ; seulement à l'aumônerie.

**M. Antoine GARAPON.** Vous étiez joyeuse, à l'extérieur.

**Michelle.** Je crois que oui mais à l'aumônerie j'avais changé. Je voyais tout le monde comme des êtres normaux, ce que je n'étais pas. J'aimais bien me trouver en compagnie des autres, mais je me sentais moins bien qu'eux. Je n'avais pas d'amis. Alors qu'ailleurs, et par la suite, j'ai toujours été sociable, à l'aumônerie je ne pouvais parler vraiment à personne.

Juan-les-Pins, c'était en 1967 en été. Le grand drame s'est produit à Noël de cette année-là. J'avais la chance d'aller au ski à Pâques et à Noël, 15 jours à chaque fois. On n'avait pas envie de rater cela. Alors que, comme je le disais, il ne cessait de me rabaisser, il s'est mis à changer de comportement à mon égard. Nous étions répartis en plusieurs groupes selon notre niveau de ski et les forts allaient avec lui – qui n'était pas si fort. Moi qui n'avais que ma deuxième étoile, je n'avais pas vocation à intégrer ce groupe-là, composé surtout de garçons, plus une autre fille. Mais il m'a proposé de me joindre à eux. Sur les pistes, tout le monde m'attendait sans cesse, lui s'occupait beaucoup de moi. Je me disais qu'ils étaient vraiment de bons catholiques bien charitables de faire preuve d'autant de patience. Nous faisons du hors-piste, ce qu'en principe je n'avais pas le droit de faire. Mais de retour au chalet, de nouveau, je me tenais à l'écart de lui : la peur, toujours.

C'est alors qu'un soir, il m'a convoquée dans sa chambre-bureau. J'ai raconté cela à Cécile CHAMBRAUD du *Monde*. Il m'a dit : « On est amis... ». Je savais bien que ce n'était pas le cas, l'année avait été difficile. « ... et quand on est amis, on couche ensemble ». A cette seconde partie de sa phrase, je me suis effondrée, je ne voyais pas d'issue. J'ai eu ma première relation sexuelle complète avec lui. A partir de là, ma vie a basculé. Je ne sais pas si cela avait commencé auparavant ou bien si cela s'est seulement produit à partir de ce moment-là, en tout cas, je peux dire que mon cerveau était déconnecté. Je date comme un point aveugle, une impossibilité de réfléchir de ce moment-là, mais cela préexistait peut-être. Je suis devenue sa maîtresse officielle bien que clandestine. C'était ma nouvelle condition, obligatoire, décidée par lui, je n'avais pas mon mot à dire. Je n'étais plus une adolescente normale. Il m'avait choisie pour concubine. Sa maîtresse pour le temps de mon adolescence. Longtemps après – cinq ans –, j'ai su que je n'étais pas la seule. Si j'avais parlé alors, j'aurais eu tout de suite un déclic, mais ce n'est pas venu. Je voyais juste que c'était une catastrophe, que mon adolescence était gâchée. J'avais changé de condition. Une adolescence normale n'était plus possible pour moi, je n'y aurais jamais droit.

Je n'ai réussi à rompre les relations sexuelles avec lui qu'en 1972, à l'âge de 20 ans au terme d'une série d'étapes. J'ai beaucoup ressenti la souffrance morale dans la première période avant d'accepter ma condition subie, dont je ne pouvais sortir. Au début, il me flattait beaucoup tout en continuant à me culpabiliser : J'étais frigide, jamais comme il le fallait, etc. Et puis, il m'a emmenée de plus en plus souvent en vacances : une semaine en avance sur les autres en été, des vacances de février à l'hôtel... j'avais des compensations. Et puis ses reproches se sont faits plus rares, il est devenu gentil, de plus en plus protecteur, cela m'a aidé à m'adapter à mon état, j'en oubliais presque le malheur qui m'arrivait. Pendant l'année, la semaine était planifiée, tous les jours à 17 heures, quand je quittais le lycée, au lieu de rentrer chez moi je devais aller le voir. Cela commençait par une discussion, il me faisait parler de moi, de mes problèmes. Il savait tout de moi, de sorte qu'il lui était ensuite très facile, en quelque sorte, d'appuyer sur le bon bouton pour poursuivre sa manipulation. Il posait des questions, il écoutait, il avait l'air disponible. On parlait facilement avec lui. C'est ainsi aussi qu'est arrivé un moment où je n'avais plus peur de lui ; Par la force des choses, il est devenu mon confident, mon seul ami. Avec ma mère auparavant, je parlais de ma vie de tous les jours mais là, comme j'avais déjà tout raconté à /HG/, je n'avais plus grand-chose à dire à mes parents. Les relations sexuelles complètes étaient programmées, c'était le jeudi et samedi après-midi; le reste du temps, quand il le décidait, je le masturbais au-dessus du lavabo de la salle de bain qui se trouvait à côté de son bureau. J'ai su ensuite

que d'autres faisaient cela.

À la fin du lycée, je n'ai pas poursuivi mes études. J'étais passée de classe en classe – hormis un redoublement – mais pendant les cours je n'étais pas concentrée. Cependant, en terminale, j'étais très motivée par mon bac (un bac D, mathématique et sciences naturelles). Cependant, j'avais arrêté d'avoir des projets, de penser à moi. On dit que l'adolescence permet de découvrir son identité ; si j'en avais une à 14 ans, en terminale je l'avais perdue. Mon seul objectif était d'avoir mon bac, et je l'ai eu en 1970. Tous les gens que je connaissais poursuivaient des études supérieures. Tout le monde était « programmé » pour cela. À /Z/ il y avait beaucoup de « CSP + » et on n'allait pas au lycée pour s'arrêter au bac – pas dans mon milieu en tout cas. Par la suite, j'ai changé de milieu social, pour fréquenter des gens qui pour la plupart n'avaient pas fait d'études. Moi, mon père était ingénieur ; j'avais des camarades dont les parents étaient pharmaciens, issus de Polytechnique... Pour moi, la perspective d'études supérieures était donc une évidence. En 1<sup>ère</sup>, j'étais intéressée par l'économie, la politique, l'histoire. Mais quand j'ai terminé le lycée, mon seul objectif une fois atteint, j'ai fait un rejet. J'étais en souffrance sans savoir d'où cela venait. Je n'imaginai pas que la cause pouvait en être /HG/ qui se présentait comme étant mon protecteur, presque mon pygmalion. Pourtant, il fallait que je me révolte, que j'envoie balader quelque chose. Ça aurait dû être /HG/ ! mais cela a été mes études. Tout le monde en faisait ? J'allais me faire remarquer en faisant le contraire de tous mes camarades qui poussaient loin leurs études. En d'autres termes, j'ai fait une tentative de suicide social, et je l'ai réussie.

Ayant décidé après le bac ne pas aller à l'université alors que mes parents m'entretenaient facilement, j'ai suivi les conseils de /HG/ qui me reprochait de ne pas connaître la vie, c'est-à-dire la vie active. Au début, j'ai refusé. J'ai trouvé une école pour être animatrice socio-culturelle – il ne s'agissait pas d'études supérieures. Au bout d'un an et demi, j'étais très malheureuse, je ne faisais pas du tout ce que j'aurais voulu faire. Le renoncement aux études m'était un sacrifice, mais je cédaï à la pression de /HG/ qui me disait de travailler. Dès que je me suis décidée, grâce à son réseau il m'a trouvé un emploi dans une compagnie d'assurances.

C'était en 1972. Je couchais toujours avec lui. Depuis mon bac, je n'avais plus eu de projet auquel me raccrocher. Ma vie était la sienne, ma tête était vide, je ne savais pas de quoi la remplir.

J'avais des copines qui vivaient déjà en concubinage. J'avais l'impression que tout le monde profitait à plein de l'après-1968, pas moi. J'espérais tomber amoureuse pour en profiter moi aussi. Je me suis éprise d'un garçon qui travaillait dans la même compagnie que moi, de deux ans mon aîné.

Alors que je couchais avec /HG/ depuis plus de 4 ans, j'avais le sentiment d'être très en retard sur la question sexuelle. Alors que je savais faire tout ce qui m'avait été enseigné par /HG/, j'avais l'impression de n'avoir aucune expérience sur le sujet. Avec lui tout était mécanique, je n'avais ressenti aucune émotion car je me fermais pour mieux me protéger. J'ai été contente le jour où un garçon m'a fait de l'effet.

Cela a provoqué la rupture avec /HG/ mais cela s'est fait en 2 temps. C'est parce que j'ai vu mon petit ami comme un mari potentiel, que j'ai pu m'autoriser à interrompre toute relation sexuelle avec /HG/. Je l'informai que cette partie de nos relations était finie. Pour autant, rien n'avait changé pour le reste, pour les croyances que je mettais en lui. J'étais toujours aveugle et continuais à le voir en « ami ». De son côté, il entretenait plus que jamais cette nouvelle relation d'amitié entre nous. Il m'a fallu une aide extérieure pour que je vois clair. C'est à l'automne de l'année 1972, je venais d'avoir 21 ans, l'âge de la majorité à cette époque, que j'ai appris, par une de ses « maitresses » comme moi, ses mensonges. J'ai compris l'imposture et qu'il n'avait rien à voir avec la figure sublimée du « prêtre » que je ne cessais de voir en lui et qui obturait mon cerveau depuis l'âge de mes 14 ans.